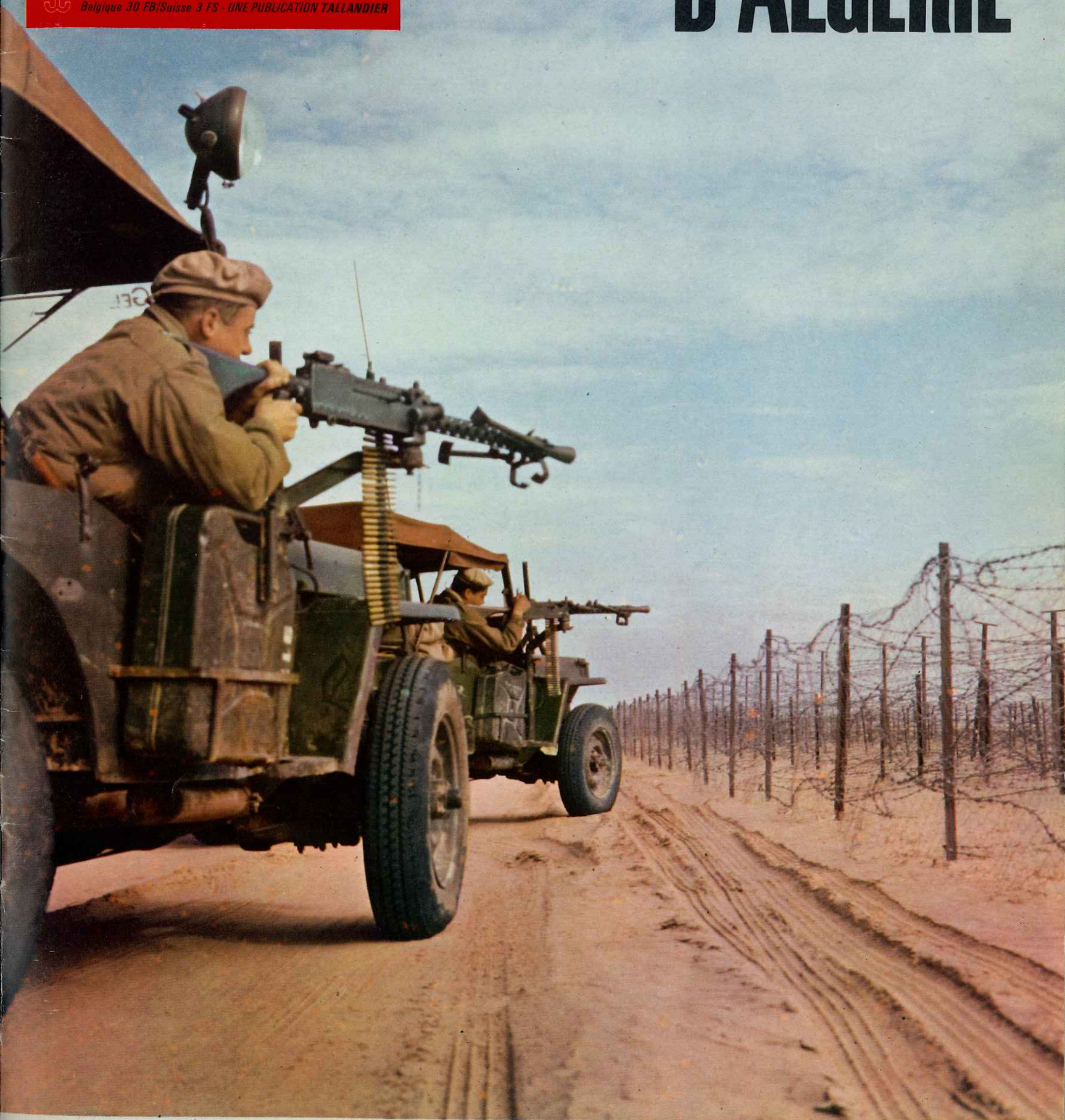


HISTORIA
magazine ⁶¹



Hebdomadaire paraissant le lundi - n° 234 - France 3 F
Belgique 30 FB/Suisse 3 FS - UNE PUBLICATION TALLANDIER

LA GUERRE D'ALGÉRIE



LE BARRAGE : LA LIGNE MORICE

De jour comme de nuit, sur sept cents kilomètres, des éléments légers motorisés assurent la surveillance du barrage. Dès 1959, les infiltrations massives à la frontière ont été éliminées.

LE MZAB OÙ LA FOI DÉFIA LE DÉSERT



Georges Violon

◀ Dans les ruelles de la vieille ville de Ghardaïa, les femmes musulmanes sans âge s'effarouchent au pas de l'étranger. Elles ont l'air de lourds oiseaux blancs, au corps impressionnant, à la tête minuscule. Leur voile – si on peut appeler cela un voile ! – est une triple couverture de laine blanche qui recouvre jusqu'à leur visage. Éternelles recluses.

Ghardaïa. Là, les ► Mozabites ont édifié leur capitale, en plein désert, sur ce qu'ils appellent la Chebka, qui veut dire « filet » en arabe. C'est un plateau pierreux rongé par le soleil et les vents de sable, où les oueds à sec dessinent sur le sol aride comme une désespérante résille. Un désert dans le désert, traversé par l'oued Mzab.



C'EST en venant de Laghouat et en se dirigeant plein sud que l'on prend contact avec le véritable désert saharien. Sol aride dont les multiples ravins lacèrent le plateau rocaillieux ; terre stérile où l'apparition des buttes témoins et des vallées dessinées coïncide avec l'affleurement des calcaires. C'est une région « de filets et de dentelles », comme l'appellent les Arabes, qui lui donnent le nom de « Chebka ». C'est le désert de la solitude et les ibadites, au XI^e siècle, vinrent y chercher refuge. Ils s'intégrèrent à la cuvette du Mzab et en prirent le nom, devenant ainsi les Mozabites (ou Mzabites).

A dire vrai, la communauté mozabite n'a échoué dans cette région d'épouvante qu'après de multiples émigrations.

Aussi loin que l'on remonte dans le temps, on trouve des ibadites kharidjites, comme sont désignés les partisans d'une secte hérétique de l'islam. Pour les ibadites (ou abadites), leur religion n'est pas distincte de celle de l'islam. Au contraire, ce sont eux qui détiennent la foi : celle du Coran, qu'ils entendent suivre à la lettre – « ne rien ajouter ni rien retrancher ». Ils se considèrent comme les seuls véritables musulmans dont le Coran est le livre de la vie tout entière. Pour les Arabes, les Mozabites sont des hérétiques.

Un tel état d'esprit ne peut que favoriser le fanatisme religieux, attiser les haines. C'est pourquoi leur histoire est celle de leurs persécutions. Mascate-et-Oman, Zanzibar, la Grande Comore,

Madagascar, la Tripolitaine, Djerba en Tunisie, Kairouan, Tiaret, où ils fondèrent un empire, sont autant d'étapes où la gloire se mêla à la souffrance.

Le Mzab, désert brûlant

Les luttes religieuses, dès le VIII^e siècle, montrent aux ibadites qu'aucun accord ne pourra jamais être conclu avec les Arabes. Dès lors, contraints d'abandonner Tiaret, ils s'enfoncent dans le désert, là où les Romains ne sont jamais allés. Ils atteignent Sedrata, près d'Ouargla, dans un exode que certains comparent à celui, plus récent, des Mormons en marche vers le Grand Lac Salé.

Chassés de Sedrata, ils s'implantent



J.-C. Péret

dans « le désert des déserts », à l'intérieur d'une cuvette d'où émerge, tout le long des crêtes qui l'enserrent, des rochers aux teintes livides qui paraissent calcinés par le soleil : c'est le Mzab, d'où ils ne bougeront plus.

Il y a maintenant neuf siècles que les Mozabites défoncent les oueds pour mettre à nu l'assise gypseuse avec laquelle ils édifient leurs maisons. Ils longèrent d'abord la gouttière sablonneuse de l'oued Mzab pour édifier leur ville et creusèrent des puits à la recherche de la nappe albienne. Car l'oued Mzab purement saharien est censé alimenter la nappe phréatique de la gouttière d'érosion qui forme son lit. L'eau doit donc être puisée à des profondeurs variables atteignant 40 à 50 mètres.

On peut voir encore de nos jours, près d'El-Ateuf, première ville du Mzab fondée en 1025, les puits serrés les uns contre les autres, dressant leurs arceaux de pierre comme autant de témoignages de droits de propriété bien marqués. Par leur seule présence, ils prouvent le prix de l'eau et laissent supposer les querelles que devait susciter la possession de la moindre parcelle de terre de cet oued perpétuellement asséché.

Bou-Noura en 1048, Ghardaïa deux ans plus tard, Beni-Isguen en 1347, Melika, enfin, achèvent de créer ce que l'on appelle la Pentapole. Pendant de nombreux siècles, le nombre des habitants resta stationnaire, ce qui s'explique par leurs dures conditions d'existence.

Puis, à la suite de dissensions assez

graves entre fractions, des Mozabites, les Ouled Makta, chassés du Mzab, s'implantent au XVII^e siècle à 100 kilomètres au nord-est de Ghardaïa, près d'un petit ksar, El-Mabertekb, créé vers la fin du XVI^e siècle par des fractions de Ghardaïa et des individus expulsés de Beni-Isguen. Ces Ouled Makta fondèrent alors Guerrara. Peu après, en 1679, deux fractions de Ghardaïa créent une nouvelle cité, Berriane, à 45 kilomètres au nord de la Pentapole.

Cette fois, l'Heptapole est née et l'assise géographique des Mozabites prend sa forme définitive.

La mosquée et le marché : deux môles d'amarrage

L'aspect le plus pittoresque peut-être, et qui est sans doute dû à la mentalité des Mozabites, est l'infrastructure de la ville, centrée sur la mosquée et sur le marché.

En effet, la cité mozabite s'organise autour de deux foyers distincts : le monde du marché, profane et tribal, et l'édifice religieux, monde sacré et secret. Mosquée et marché se dressent comme la marque vivante des activités spirituelles et matérielles de la communauté.

La mosquée constitue l'élément générateur de la cité. Elle est surmontée d'un minaret, considéré par les habitants comme « le gardien de la ville ». Il résume le double rôle qui fut longtemps le sien : l'appel des fidèles et la défense de la cité. C'est de là que l'on surveille les bords escarpés de la Chebka. Car la mosquée domine l'agglomération, telle une acropole, comme firent certains temples de l'Antiquité, notamment celui d'Eshmoun, à Carthage, du haut de la citadelle de la Byrsa. L'ombre portée du minaret évolue sur la ville à la manière d'un cadran solaire.

A l'intérieur de l'enceinte se trouve le marché, cœur de la cité, centre de rayonnement économique en même temps que centre politique et administratif des cités. Il est le siège de l'activité humaine. C'est une vaste cour bordée d'arcades innombrables où les commerçants permanents s'incrustent dans des niches, déballant des étalages de tout type.

Le sens commercial s'est développé dans ces places où les transactions se pratiquent parfois d'une façon originale, aux enchères, par exemple. Là se traitent surtout les ventes d'objets mobiliers, produits de l'industrie locale : tapis, burnous, provenant de successions, de liquidations, parfois de ventes ordonnées par la justice. Après la prière, les habitants viennent s'installer sur les bancs ou s'asseoir par terre sur des tapis, et le crieur public, en annonçant les enchères, passe devant chacun pour présenter sa marchandise. Le spectacle de l'animation du marché de Beni-Isguen constitue à lui seul une curiosité. Sous la cha-

► MZAB...

entre les mosquées de la Pentapole et les épiceriers du Tell...

leur étouffante du soir, dans la couleur ocre du soleil couchant, à l'abri des remparts, vivant comme au XII^e siècle, les Mozabites offrent aux voyageurs qui les contemplant une scène biblique faite de noblesse et de dignité.

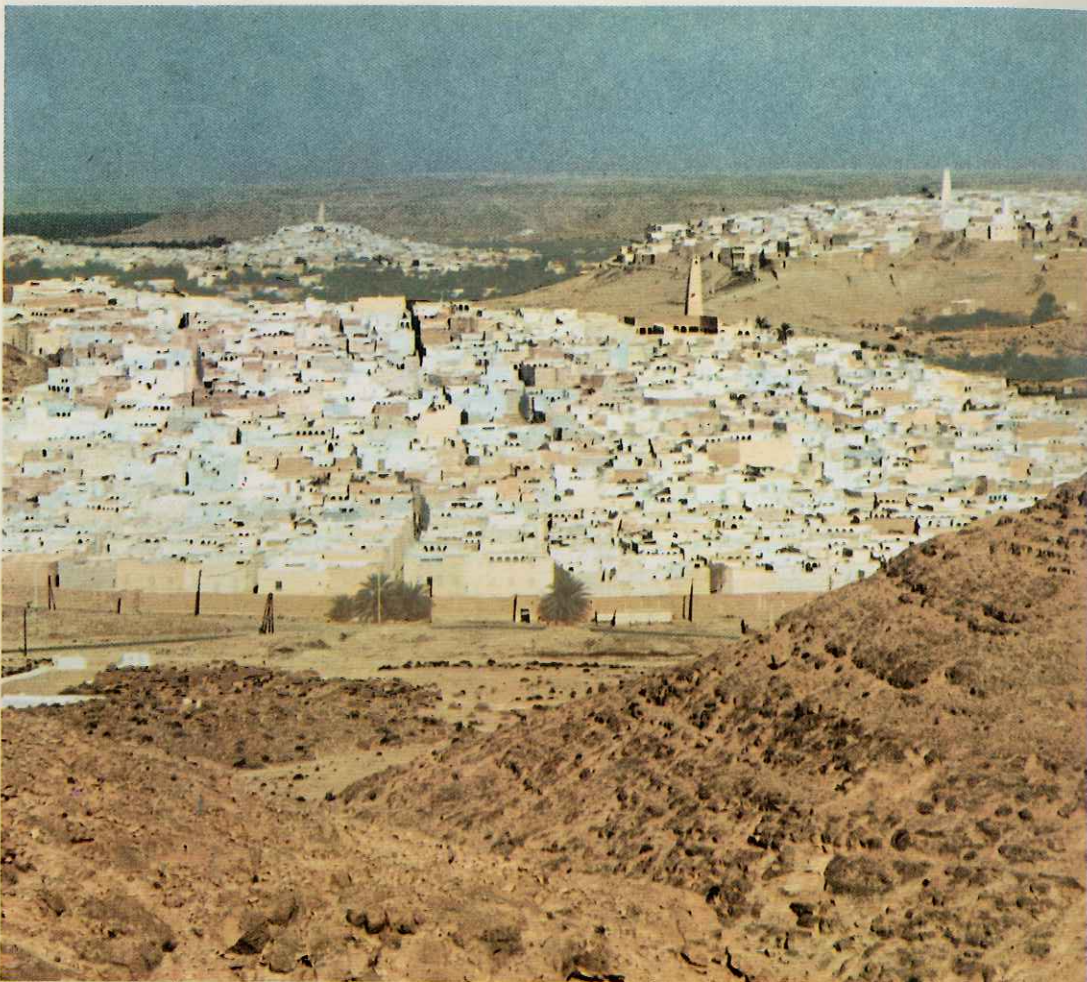
Entre les murs d'enceinte et la mosquée s'échelonnent en gradins les habitations, serrées les unes contre les autres : constructions en général basses, carrées, comportant parfois un étage. Les murs de ces maisons sont aveugles, la plupart du temps, pour préserver le secret de la vie familiale. C'est le père blanc David qui, en 1931, est parvenu à convaincre les Mozabites qu'une modeste ouverture rectangulaire donnerait un peu de lumière et de souffle de vie aux femmes qui restent dans leur maison.

Un couloir d'accès aux dessins contrariés, toujours afin d'éviter l'indiscrétion des passants, conduit à un *patio* carré entouré de petites chambres longues et étroites servant aux travaux féminins, à la cuisine, au stockage des vivres et du matériel, à la sieste de l'été. L'exposition est calculée de telle sorte que les pièces composant le logis présentent, hiver comme été, les meilleures conditions de confort. A la fois pour limiter les infiltrations du soleil et les attaques frontales d'un ennemi toujours possible, des maisons judicieusement choisies, sont reliées entre elles par un couloir jeté par-dessus les ruelles étroites et tortueuses et qui laisse apparaître des meurtrières. Une ville mozabite serait, encore de nos jours, imprenable dans un combat de rue.

Tout cela met bien en valeur le courage, la ténacité, l'esprit d'entreprise, d'organisation et le sens d'urbanisme du Mozabite.

Dans ce cadre, l'homme a une raison morale de vivre, sa foi religieuse, et sa raison sociale est le commerce.

Par nature, le Mozabite est un travailleur acharné dont le labeur est considéré



Documentation arabe

comme sacré, quelle que soit la branche dans laquelle il se développe. Contrairement aux coutumes des Touareg, chez qui le travail – et par conséquent le travailleur – est méprisé, les occupations manuelles sont très appréciées. Aucune diminution de prestige, aucun déclassement n'en résulte pour celui qui le pratique.

Le culte de la Chebka

Mais le Mozabite est devenu un négociant. Très vite, il a réussi à monopoliser le commerce caravanier. Les longues caravanes en provenance d'Aflou,

d'Ouargla, d'El-Goléa, convergent vers le Mzab. Comme une marée s'étendant insidieusement à travers le Tell, le commerce mozabite s'est répandu vers le nord. Certains disent que le Mozabite est un arbre dont les racines sont au Mzab et les branches dans le Tell. Plus de huit cents commerçants sont implantés dans les villes algériennes en 1960.

Le désir du Mozabite de vivre à l'intérieur de la cité découle tout naturellement de sa volonté de se concentrer à l'intérieur de la Chebka. Il trouve dans ses villes, en effet, une protection matérielle et morale. Il se sent pris en charge par sa communauté et placé dans un cadre favorable à l'exercice de ses devoirs religieux. Il estime comme une perte de son droit de cité, comme une déchéance, d'être rejeté hors des limites étroites des remparts. La Chebka tient dans son cœur une place prépondérante, et avec elle son sol, ses villes, ses monuments, qui reflètent son passé et ses coutumes.

L'étude des cimetières elle-même est un facteur d'étonnement. Ils sont très nombreux au Mzab. D'abord, parce que

◀ L'eau, grâce de Dieu pour ceux qui ont choisi de bâtir leurs cités en plein désert. Mais aussi travail d'homme que ce puits artésien, à Guerrara. Il servira à alimenter les jardins des villes d'été, ce luxe que les Mozabites entretiennent, oasis de verdure près de chaque cité.

Chaperon



◀ En fait, le Mzab est fait de sept villes, dont les plus récentes sont Berriane et Guerrara. On appelle la Pentapole : Beni-Isguen, Melika, Ghardaïa (photo), El-Ateuf et Bou-Noura.

Dans chaque ville du Mzab, deux mondes bien distincts : le monde du marché, ouvert sur l'extérieur, et l'acropole religieuse avec sa mosquée, monde sacré et secret, protégé par un labyrinthe de ruelles.

Le rêve de tout Mozabite séparé de sa terre, de sa Chebka, c'est d'y revenir et d'être un de ces sages vieillards à barbe et turban blancs, occupés à de paisibles tâches de maçonnerie ou de jardinage, entre les rites et les prières.



P. Tétrel

les Mozabites ont la tradition bien établie de se faire enterrer chez eux, dans le cimetière de leur fraction dont le nom est emprunté à l'ancêtre qui, selon la tradition, y repose. Il y a là un souci de continuité de la ligne familiale, et la mort lui apparaît plus douce lorsqu'elle le frappe au milieu des siens. Ensuite, parce qu'ils ont dû s'expatrier, ils tiennent à revenir mourir dans leur pays. Au besoin, les moribonds effectuent ce voyage suprême, considérant qu'il n'y a pas plus grande détresse que de mourir loin de ses ancêtres. Le Mozabite se rattache en cela aux coutumes des pays de grande et vieille civilisation, comme la Chine. Cette coutume étant régulièrement suivie depuis la fondation des petites villes, les cimetières n'ont cessé de s'agrandir. Ils forment une sorte d'immense ombre portée de la cité vivante.

En effet, le Mozabite vieillissant dont les enfants sont aptes à gérer ses affaires se retire de ses activités pour se retrem-



J.-B. Ferracci

per au sein de l'existence primitive, biblique, de ses pères. Vivant dans son ksar natal, au milieu d'autres barbes blanches, il se consacre alors à des travaux simples de jardinage ou de maçonnerie, entrecoupés des prières rituelles. Il réalise la synthèse de l'homme physique et de l'homme spirituel. Ici se confondent les apports du mode de vie tribal et les exigences de la vie intérieure.

En réalité, le Mozabite garde au-dedans de lui-même, et jusque dans la vie active, la nostalgie d'une vie simple, vouée en grande partie à la contemplation.

Les femmes : des recluses

Cet aspect de son tempérament ne peut être négligé, même si l'on considère que la vieillesse est généralement une période de repos, de réflexion et d'attente inquiète ou paisible de la mort. Vieillir et mourir au Mzab, au milieu des choses simples et aimées depuis l'enfance, est un article de la foi mozabite aussi bien qu'une attitude spontanée de l'homme sur le déclin. La terre qui a vu naître l'ibadite doit lui servir de dernier séjour — séjour tranquille, puisque, selon les coutumes religieuses, sa tombe restera inviolable jusqu'au jour de sa résurrection. Quel mortel n'envierait-il pas, au fond de soi, une telle sagesse ?

La place de l'homme est donc déterminante dans la communauté mozabite. Celle de la femme, au contraire, est très effacée.

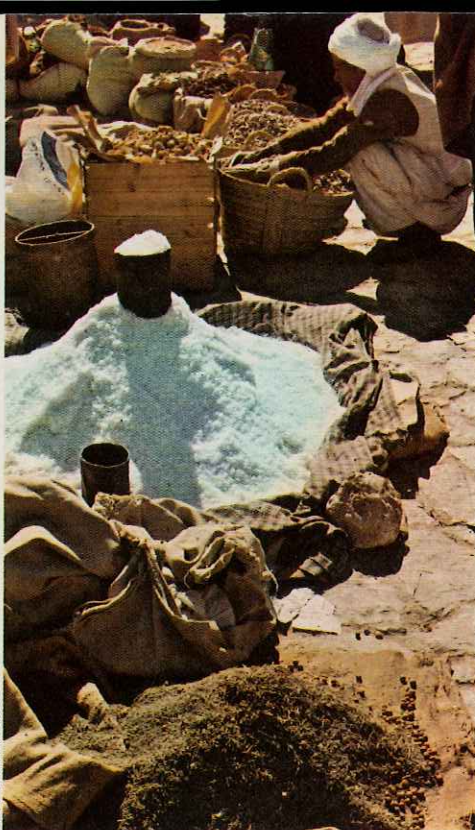
Son domaine se limite aux quelques mètres carrés de la maison ; sa part de ciel est celle de sa terrasse, à la condition qu'elle ne puisse être vue de personne ; sa raison d'être est définie par ses devoirs d'épouse, de mère de famille et de maîtresse de maison. Sa vie est celle d'une recluse.

Maintenue dans l'ignorance totale, elle ne connaît souvent que le dialecte berbère importé de Tiaret. Il ne faut cependant pas méconnaître sa personnalité. Dans l'intimité, elle peut faire prévaloir ses droits et rappeler à son mari ses devoirs. Elle est la gardienne du foyer. Cela n'empêche pas le Mozabite partant vers le nord de replier les tapis et de fermer à clé le frigidaire. Mais elle veille aux coutumes. Elle est l'assise permanente et conservatrice des traditions de la communauté. Les Mozabites savent avec quelle rigueur la femme impose le jeûne du Ramadan.

Cependant, en dépit de son attitude à l'égard de la femme, rien n'est contradictoire chez le Mozabite. On pourrait penser que l'esprit de lucre est en contradiction avec les coutumes sévères de l'islam. En réalité, il n'en est rien. Comme le calvinisme, la doctrine de l'ibadisme exalte la discipline personnelle et l'ascèse laborieuse de ce monde. ▶



Chaperon



Documentation arabe

Le travail de l'argent, en plein vent, encore médiéval.

A même le sol, au marché, le marchand d'épices et de sel.

l'auto considérée comme un cheval de Troie

Elle impose le devoir d'acquérir des richesses non pas pour le bénéfice personnel, mais pour la gloire de Dieu et la permanence de la communauté.

La France au Mzab

On comprend que la présence française, officialisée par la convention de 1853, ait inquiété les Mozabites. Ils entendirent sauvegarder leur liberté religieuse et leur droit au commerce en s'assurant qu'aucune taxe ne viendrait grever ce commerce et qu'ils seraient dispensés de tout service militaire. Ils luttèrent de toute leur force morale en faisant appel à toute leur capacité d'intrigue pour s'opposer à l'influence française tout en cherchant à en tirer le maximum d'avantages.

Les événements d'Algérie, à partir de 1953, mettent à l'épreuve la cohésion de la communauté et, dans une large mesure, son indépendance.

La France a, en effet, développé les communications, améliorant ainsi le commerce et les circuits de distribution, mais introduit aussi le modernisme avec ce que cela comporte d'idées évolutives.

Il est certain que l'application des techniques modernes bouleverse les coutumes établies. Le développement de l'électricité a été, en son temps, furieu-

sement combattu. Certains voyaient alors le commencement d'une ère nouvelle, d'une ingérence étrangère, d'installations profanes. Car l'électricité, c'est aussi la radio : un luxe condamnable, une parole étrangère insidieuse, un lien avec l'extérieur qui entraîne l'émancipation. Et que dire du cinéma, avec ses images tendancieuses et parfois licencieuses, montrant des pays où l'eau n'a pas besoin d'être puisée, où les femmes mènent une vie apparemment facile ! La voiture, avec ses possibilités d'évasion, a été longtemps considérée comme un cheval de Troie. Le Mzab disparaîtrait avec l'arrivée du modernisme.

Ce n'est donc que progressivement que les Mozabites s'ouvrent aux techni-

ques modernes. Il est certain que depuis 1950, des chants profanes se font entendre dans les rues de Ghardaïa ; que de jeunes Mozabites circulent dans de somptueuses et rapides voitures avec leurs femmes voilées à leurs côtés ; que le cinéma déverse ses images et ses tentations ; que la femme mozabite, ayant appris à tourner les boutons d'un poste de radio, prend plaisir à l'audition de la musique et viole ainsi l'une des coutumes d'austérité de la loi mozabite.

1958 : ça se complique !

Tout compte fait, les Mozabites savent tirer profit de la France malgré le danger qu'elle représente pour le maintien de leurs coutumes. Ils entendent, en effet, en tirer le maximum d'avantages contre un minimum d'obligations. Cela implique pour eux de faire assurer leur sécurité par ce grand pays qui s'affirme protecteur ; d'obtenir des facilités pour leur commerce par l'application d'un régime douanier préférentiel ; de faire réaliser une infrastructure routière et une implantation de lignes à haute tension tout en mettant en valeur la nappe albienne par la construction de puits artésiens. Enfin, si possible, ils veulent faire développer certaines cultures vivrières et obtenir des prêts avantageux de l'État pour l'achat de semences sélectionnées.

Enfin, les Mozabites se sont accommodés des événements d'Algérie. Le Sahara n'est pas l'Algérie. Le Mzab n'est pas non plus sur les axes de transit des armements, qui se trouvent plus à l'est, à la lisière orientale du Grand Erg. Le commerce, en revanche, y trouve son compte.

Finalement, jusqu'en 1957, les Mozabites ont pu faire face aux difficultés que présentait la situation. Mais à partir de 1958, les affaires se compliquent. **H**

Lieutenant-colonel CHAPERON

Documentation arabe



► Dans les villes d'été, où l'eau ruisselle, recueillie par le puits mozabite, très typique, l'ombre et la fraîcheur sont étonnantes. Par-dessus de hauts murs de pisé passe la crête des orangers ou des citronniers. Un Eden...